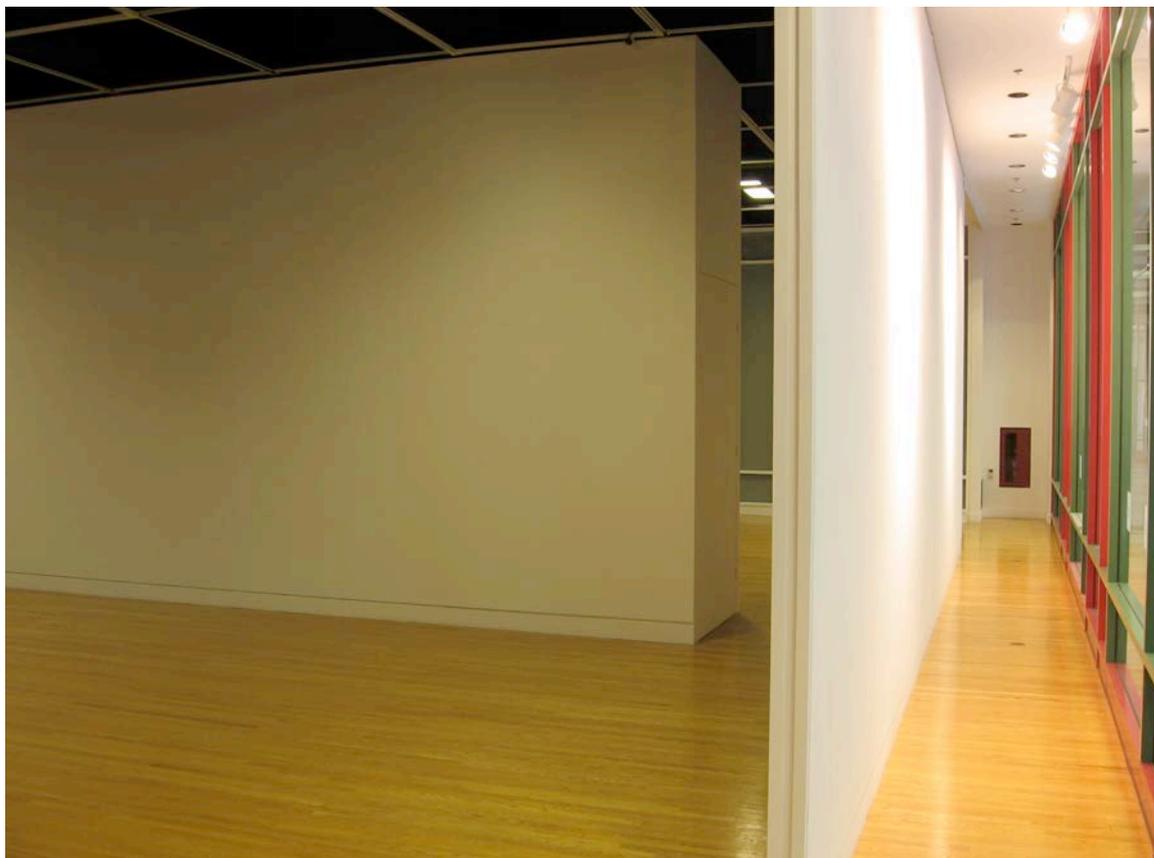


HABITER UN ESPACE

Michèle Thériault

(Tiré de la publication: Trois peintures, une sculpture, trois espaces : Claude Tousignant. Noir, gris, blanc, sous la dir. de Michèle Thériault, Montréal, Galerie Leonard & Bina Ellen, 2005.)



Vue de l'espace vide. galerie LBE, Concordia University. Photo: Luigi Disenza.

Habiter un nouvel espace c'est assimiler sa « physionomie » et l'historique de son occupation. En devenant directrice de la Galerie j'ai voulu *re-voir* une aire d'exposition qui joue un rôle déterminant dans l'expérience de l'art. On sait qu'une galerie possède le pouvoir de transformer une œuvre et inversement. Elle est donc une matière qui se façonne et façonne. C'est dans cet esprit, il y a quelque temps, que je proposais à Claude Tousignant un projet d'exposition à la Galerie. Je mettais à sa disposition trois aires d'exposition en lui demandant de présenter uniquement une œuvre dans chacun de ces espaces. Je voulais, d'une part, offrir au public la possibilité trop peu fréquente ces temps-ci de se confronter à des œuvres récentes de Claude Tousignant tout en donnant

présence à une pratique de l'abstraction géométrique des plus rigoureuses. D'autre part, je tenais à amorcer une réflexion sur l'espace de la Galerie à partir de ce travail, un espace qui appartient à ce qu'on appelle communément le cube blanc. La question de son actualité par rapport à la Galerie Leonard et Bina Ellen se posait.

Ce questionnement s'est fait à travers une œuvre dont l'habitat privilégié est le grand espace blanc de la galerie ou du musée. De fait, on peut affirmer qu'il existe une espèce de symbiose entre ce type d'espace et l'évolution de cette peinture de grandes étendues colorées aux plans nettement délimités. Une alliance soutenue par un discours de neutralité et de polyvalence et sur le plan culturel et politique au cœur même du cube blanc, et qui a été le sujet d'une multiplicité de débats au cours des dernières décennies. Il ne s'agit donc pas dans cette exposition et dans l'essai qui l'accompagne de réinvestir le cube blanc d'un aura qu'il ne possède plus; on est d'accord que l'art se manifeste aujourd'hui dans une multiplicité de lieux. Il serait faux cependant de nier le rôle encore important que joue l'espace blanc institutionnel dans les enjeux du marché de l'art et de la consécration de l'artiste.

Mais le champ de la réflexion proposée ici se veut plus circonscrit et lié à l'existence d'un lieu d'exposition particulier dans une ville précise. Il concerne aussi le travail d'un artiste profondément ancré dans l'histoire de l'art de cette ville. Je voulais examiner comment quelques œuvres récentes de Claude Tousignant assises stratégiquement dans l'espace de la Galerie infléchissent ce même espace et ses composantes. Ce parcours dans une pensée de l'espace s'est fait à travers une peinture qui au fur et à mesure que je l'étudiais s'est avérée profondément spatiale. Non pas une peinture de l'espace, mais une peinture qui se réalise dans celle-ci car elle en prend possession. C'est ainsi que la profonde contingence du lieu d'exposition se révèle à nous. Une fois de plus l'espace de la Galerie en apparence blanc et épuré devient l'espace d'imbrications précises et singulières d'ouvertures, de sol, de plafond, de murs, de textures, de circulation et d'œuvres d'art. On revient donc à ce lieu précis et

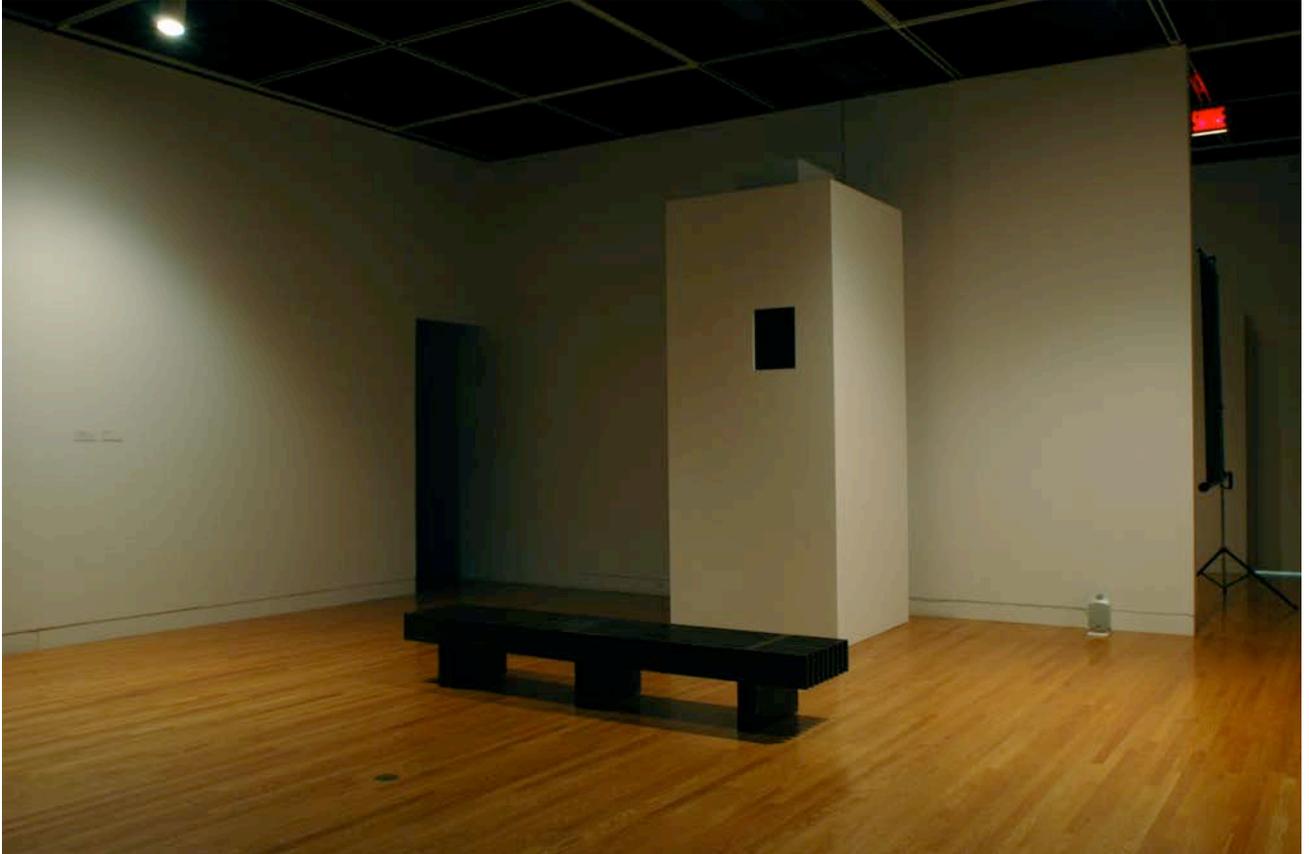
aux particularités de cette exposition. À la pertinence d'un événement ici et maintenant dans cette construction de l'espace qu'est la Galerie Leonard et Bina Ellen.

Mon intérêt pour les enjeux spatiaux du travail de Tousignant m'a amenée à redécouvrir *Sculptures* (et son catalogue), une exposition de Claude Tousignant conçue par Normand Thériault pour le Musée des beaux-arts de Montréal en 1982. La mise en espace, et en pensée par le texte de l'œuvre de Claude Tousignant nous obligeait à envisager ce travail dans son déploiement spatial et donc autrement que par le seul rapport aux diktats plasticiens des débuts de ce mouvement. Elle présentait aussi deux importantes œuvres-installations de l'artiste à qui on avait enfin donné l'occasion de créer deux immenses environnements picturaux et sculpturaux, transformant radicalement deux salles du musée.

Réfléchir à la mise en espace d'une œuvre en traversant la pensée d'un autre commissaire ouvre le terrain à une archéologie de la mise en espace de l'exposition à l'interface de la pratique du commissaire et de l'artiste. Cette archéologie est à peine amorcée au Québec et l'inscription de la contribution de Normand Thériault dans celle-ci est à faire. Commissaire incisif de son époque il a par ses activités et son écriture profondément marqué la mise en exposition de l'art québécois dans les années 60 et 70 en dressant les paramètres d'un deuxième éveil pour l'art québécois, à savoir son ouverture sur la pluralité dans la pratique. Cet essai et cette exposition sont une modeste contribution à ce champ de recherche.

Je terminerai en soulignant les liens qu'entretiennent ce projet avec la nouvelle programmation de la Galerie qui à l'automne 2004 présentait l'exposition *Timelength* regroupant des œuvres filmiques et vidéographiques qui nous amenaient à réfléchir à travers la durée de celles-ci à la transformation du cube blanc en boîte noire. *Trois peintures, une sculpture, trois espaces* agit comme un balancier. Elle nous ramène du côté de l'espace blanc de la galerie

et dans le regard subtil qu'elle pose sur celui-ci, nous amène à l'envisager autrement.



Rijke de Rooij, Projecteur pour *Bantar Gebang*. galerie LBE, Université Concordia. Photo Luigi Discenza.